

Regards vers l'Infini

Couverture : Le principe de plaisir de René Magritte (1937).

BARTHELEMY

Regards vers l'Infini

ISBN : 979-10-359-9197-5

© BARTHELEMY

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tout pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu du livre.

A mes trois Fils.

*Je ne suis d'aucun lieu ni
d'aucune époque. Mon Être
Spirituel vit son Éternelle
Existence.*

(Cagliostro)

Vers l'Orient

Au commencement

Je vais tenter de boire l'eau de l'oubli pour me mettre dans l'état d'un homme qui commence à vivre et vous narrer une parabole, fruit d'un rêve que j'ai fait cette nuit ou la nuit dernière, ou celle d'avant, je ne sais plus...

Mais qu'importe, un rêve en tous les cas où j'avais bu l'eau de l'oubli, pour être débarrassé de tous mes souvenirs, de mon bagage intellectuel, où mon être spirituel pouvait vivre son éternelle existence.

Un rêve où j'avais un contact immédiat et spontané avec les êtres et les choses, où je possédais le feu sacré, l'étincelle divine pour appréhender l'univers dans sa globalité.

En effet, il est écrit dans le prologue de l'Évangile selon Saint-Jean :

*Au commencement était le Verbe,
Et le Verbe était auprès de Dieu
Et le Verbe était Dieu.*

Le Verbe, c'est-à-dire la Connaissance, la Lumière, le Principe. L'homme alors avait ce contact immédiat et spontané avec les êtres et les choses, possédait le feu sacré, l'étincelle divine pour appréhender l'univers dans sa globalité. Ses besoins étaient naturellement comblés, sa vie avait un sens, il adhérerait pleinement au monde.

Et le Verbe était paix, et le Verbe était amour...



Les albatros me font songer à des réincarnations de l'homme primordial. J'observe, au milieu de l'océan, leur ballet incessant, leur vol céleste, leur plénitude... Purifiés au contact de l'air supérieur, ils se nourrissent à la source, s'enivrent d'au-delà, tournoient innocemment.

Sur le voilier, quand la proue fend les vagues, quand l'acte se répète, à l'infini, quand je perds mes repères temporels et spatiaux, quand je me laisse aller, quand je puis lâcher prise, un bienfaisant vertige me gagne et m'envahit, une sensation douce pénètre par mes pores, et tout n'est que beauté, tout est magnifié, et je suis pour un temps le compagnon ailé du sublime albatros, et je ressens alors l'immensité du moi, la profondeur du temps et la splendeur de l'Œuvre. Je communique alors avec l'éternité...

Le soleil descend, l'horizon rougeoit et je poursuis mon rêve, innocent et sublime, alors qu'une brume légère cerclait l'astre déclinant. À la symphonie des espaces infinis, à la poésie des lieux, à la magnificence du souffle divin, font écho le chant de l'âme apaisée, la suavité du désir comblé, le calme des sens. J'écoute ce silence, alors que le bateau dérive, toutes voiles descendues. Le soleil est maintenant nimbé de nuages vaporeux, des lueurs fauves zèbrent le ciel, les rayons se reflètent dans la mer étale, c'est l'heure des tons pastel, je suis disponible pour accéder à l'essentiel alors que tout incite à la fin du monde, à la fin du jour.

La douceur du soir s'étend, je n'ai bientôt cessé de contempler la voûte étoilée, sa splendeur sans borne et je continue de rêver devant ces parcelles de l'infinie lumière. Ce sont des moments de tendresse, de communion avec l'être, d'apaisement des passions. Mon souffle se fait plus discret, s'harmonise avec le souffle de l'univers. Le velours de la nuit me berce et même si je ne connais pas encore le nom des constellations, je devine des formes, je réinvente tout dans un sentiment de puissance illimitée, je recrée en m'écartant

des conventions humaines. Je vois un ours jouant avec une girafe. Là est l'essentiel, le reste est inutile complication !

La nuit se poursuit, apparemment identique à elle-même, mais toujours vivante et bienfaisante. Les formes se déplacent, certaines disparaissent, d'autres apparaissent, tout est mouvement et recreation. Mon esprit s'engourdit, mes membres sont détendus, je contemple.

Au matin, dans un instant magique, le soleil choisit de réapparaître et d'inonder de sa lumière les êtres et les choses, la mer et la terre. Face à ce miracle renaissant, je voudrais que les humains n'ouvrent pas machinalement leurs volets dans un acte fastidieux et répétitif et redécouvrent tous les matins la chance qu'ils ont d'être en vie et de pouvoir communier avec l'essentiel.



J'ai la confirmation d'intuitions profondément enfouies en moi, que je devrais refouler, pour demeurer en phase avec le monde moderne, qui nous enseigne les vertus de la vitesse, de la compétition, de la richesse ostentatoire, en un mot de la matérialité. Le contraste est saisissant entre la richesse que m'offre la contemplation de la mer et du ciel sur un bateau et l'indigence que me propose la civilisation actuelle, pourtant si riche sur d'autres plans. Je croise dans les métropoles des regards inquiets ou avides, soucieux ou pressés, accaparés par un mode de vie, une civilisation matérialiste, des gadgets ou symboles oppressants. Même le dimanche, c'est à celui qui aura serré le plus de mains pour l'homme public, parcouru le plus de kilomètres pour le VRP en promenade, vu le plus de châteaux pour le touriste dans les Pays de la Loire. N'évoquons bien entendu pas les semaines et la fébrilité des foules, la frénésie des images, l'activisme des marchés financiers, la tyrannie du plaisir, l'obsession de soi, le culte de l'argent. La technique est une nouvelle divinité devenue autonome, les outils ne sont quasiment plus animés par la

main de l'homme, ou, quand s'il le sont, ce n'est plus dans un acte créateur et spiritualisé, mais devenu routinier et machinal. Le savoir se technicise, il faut parler comme certains organisateurs et poser la problématique, formaliser la démarche, finaliser la méthodologie pour créer une dynamique de facilitation de l'appropriation de la démarche par les acteurs ! Quelle clownerie ! Ces mots sont ronflants, creux, interchangeables, ce verbiage assure une emprise sur les consciences et poursuit sa progression sur nos esprits captifs. Les techniques de communication fleurissent : programmation neurolinguistique, analyse transactionnelle, geldstat, art du contact, nouvelle psychologie, pour être efficace et épanoui, comme les têtes de veau à l'étalage ! Il faut aujourd'hui savoir surfer sur le web, échanger des données tout aussi dépourvues de signification en l'espace d'un dixième de seconde à 10.000 kilomètres de distance, posséder la dernière version de tel ou tel logiciel, qui, dans deux mois, sera dépassé et conduira à une course sans fin après des objets de plus en plus performants.

Je suis encore moi ! Lucide, je refuse la violence d'un monde où les symboles sont fanatisés, la poésie reléguée au rang des accessoires de la pensée, la contemplation du Vrai, du Beau, du Juste bannie au profit de l'émerveillement devant l'efficace, le pratique, le performant, un monde où la lumière blanche et puissante de l'halogène a définitivement supplanté la flamme de la chandelle. Mais pour combien de temps ? Ma famille multiplie pour moi les cadeaux les plus originaux, les plus gros, les plus distrayants, les jouets musicaux, consommateurs de piles et animés d'une vie étrange. Je les regarde tout d'abord avec méfiance, ne sachant pas les approcher, ils sont trop complexes pour mon entendement, il y a trop de boutons, trop de manettes, trop de positions. Je regrette les soldats de plomb ou les chevaux de bois d'antan. Et je sais m'amuser avec des feuilles mortes, une ficelle, un morceau de bois... Mais mon père me montre la voie, il semble s'amuser, il rit, il fait du bruit et je le suis, malgré moi, je me laisse conditionner, petit à petit, j'y prends goût.

Mais je suis encore moi ! Je sais que l'essentiel est ailleurs... Je puis à mon aise contempler la flamme d'une bougie, elle favorise mes méditations intimes, de même que la contemplation du vol d'un albatros ou celle d'un ciel étoilé. Elle prépare les rêveries de la verticalité, symbolise la voie ascendante, elle est pour moi un guide orientant mes actions dans le sens d'une élévation constante, d'une vie selon l'esprit. Ce feu est fragile et vivant, la flamme vacille, me montrant le cheminement dans la recherche tâtonnante de la vérité et l'approche patiente de la vraie lumière. La flamme impose le respect, me maintient à bonne distance, l'idéal que je recherche est suffisamment élevé pour demeurer inaccessible. Ce n'est pas pour moi un motif de découragement, mais bien la source d'un désir d'aller toujours plus haut, toujours plus loin, dans une quête permanente d'authenticité. Ma lumière de prédilection offre, pour qui sait la voir, cette vibration presque invisible, éthérée, qui, à la pointe de la flamme, fait place à la couleur, quand le feu se dématérialise, se déréalise, devient esprit. Je ressens ici au beau milieu de la nuit l'apaisement des passions, le silence intérieur, la paix des sentiments et, au total, l'accord avec l'essentiel, le monde de l'absolu, de l'éternel, de l'infini. Quand la flamme s'éteint, le feu est perpétuel, il est en moi, il est moi, la flamme est intérieure, l'idéal vivifié.

Oui, le sens a déserté, le désespoir gagne, l'homme est désespérément seul au beau milieu de la foule, il frôle les étoffes mais n'entre pas en réel contact, est informé mais ne communique plus. Ses comportements sont stéréotypés, ses pensées des imitations, ses actes guidés, l'absurde règne en maître, il ne parvient pas à s'abstraire du rôle social ou familial pour trouver un sens à l'existence. Le contraste est profond entre l'accumulation du savoir, des moyens mis à disposition de chacun et la pauvreté des aspirations spirituelles. Et si l'essentiel était ailleurs... Contrairement à la pensée rationaliste qui conçoit l'homme comme se perfec-

tionnant à l'infini jusqu'à parvenir à une maîtrise totale de l'univers par l'intelligence humaine, j'affirme avec constance que l'homme a possédé la puissance dès l'origine avant de perdre la parole. Je sais que l'essentiel est ailleurs... Dans des actes simples, lents, intemporels : poser son pied nu sur le sol après la pluie ou sur la pierre dorée par le soleil d'une fin d'après-midi, ouvrir son regard à la beauté des fleurs ou à la férocité des orages, écouter le murmure des sources ou le feulement du vent dans les arbres, s'enivrer des variations infinies de vert et de bleu de l'océan ou du vacillement de la flamme d'une chandelle... Tout a été au commencement...



Le rêve se poursuit...

Je me promène maintenant dans la rue et devine parmi cette foule informe quelques regards inspirés, des adultes dont l'existence n'est pas dépourvue de signification, des grandes personnes animées d'un souffle où perce une curieuse acuité. Ce ne sont pas les plus beaux ni les mieux vêtus. On se reconnaît entre mille à des signes, des regards, des attitudes. On se comprend sans même se connaître, sans même se parler, par un simple sourire. Car en effet, je ne parle pas beaucoup...

J'observe, je regarde, je dévisage avec mes cinq ans... Cela semble curieux, mais attardez-vous un instant pour tenter de deviner la façon dont un enfant pense le monde qui l'entoure, c'est très instructif ! Vous me trouverez sans doute bien critique, si vous vous complaisez dans ce monde, ou bien sage si vous partagez mon sentiment. Je me livre à de telles pensées secrètement et, bien évidemment personne ne s'en doute et surtout pas mes parents qui ne comprendraient pas un tel niveau de développement et auraient tendance à voir en moi un être surnaturel, une réincarnation d'un esprit supérieur ou un monstre de la nature. Pourtant, tout est si simple. Rappelez-vous le prologue de l'Evangile selon Saint-Jean :

au commencement était le Verbe... Le Verbe, c'est-à-dire la Connaissance, la Lumière, le Principe. J'ai en effet cette connaissance primordiale, cet instinct supérieur, cette intuition innée. Les vérités sont toutes enfouies en moi, je n'ai qu'à les prendre. Je possède cette intelligence qui perce les mystères, cette intelligence du caché, ce contact direct aux êtres et aux choses...N'y voyez là nulle forfanterie, tout enfant cinq ans est dans mon cas, habitant les sphères supérieures. Non pas certes les vérités des érudits, des doctes, des savants, mais les vérités des sages, des initiés, des esprits éclairés.

Je redoute mon père qui, pourtant avec amour, veut faire de moi ce qu'il aurait rêvait d'être, un agrégé de lettres doublé d'un diplomate et un écrivain. Je redoute ma mère qui, pourtant avec amour, veut faire de moi le plus grand mondain que la terre ait portée. Je redoute mes futurs maîtres qui rêvent de m'inculquer leurs dogmes et manières de voir. Si je m'écoutais, j'aurais envie, pour tous les contrarier, de devenir un mécanicien misanthrope ! Non, je plaisante. Plus sérieusement, j'ai pour ambition d'être moi-même, c'est-à-dire finalement, de rester enfant. Il ne rêvent tous que d'une chose : m'apprendre des choses. Comme si j'avais besoin d'apprendre... Je sais tout, intuitivement, instinctivement... Seul le chien m'aime tel que je suis. Nous nous comprenons, sans parler, par le regard, car nous possédons tout deux une âme simple, naïve, ayant accès à l'essentiel, communiant avec la nature. Oui, ils veulent m'instruire, me rendre intelligent, comme ils disent, sociables. Ils vont déposer sur mon âme simple des sédiments qui vont m'empêcher d'être moi-même, de comprendre instinctivement mes amis albatros, mes amis les bêtes, de goûter le silence des espaces infinis, de percevoir la magie d'un coucher de soleil. Ils vont m'engluier dans leur système productiviste, inéluctablement. Alors, par moment, je proteste, je crie, apparemment sans raison mais ils ne savent pas que j'ai mes raisons, qu'ils sont en

train de violer ma conscience, même si c'est fait par amour, au nom de la culture et de ce qu'ils appellent les bienséances.



Et si ce qu'ils appellent culture et bienséances n'étaient qu'une vaste entreprise de déconstruction, d'asservissement des âmes et des esprits... Je sais tout, je l'oublierai bientôt, je réapprendrai un jour avec d'autres Maîtres, dans la liberté, la ferveur et la joie, je retrouverai la voie, ma voie, grâce à eux, avec eux, cette voie d'amour et de paix.

Au commencement était le Verbe...

Le Verbe, c'est-à-dire la Connaissance, la Lumière, le Principe...

Et le Verbe était joie !

Un jour

L'atmosphère était gracquienne : c'était un jour où l'air est plus sec, plus tonifiant, où la vie coule, plus désinvolte et plus fraîche....

En costume et cravate sombres, je descendais à la hâte, ce samedi matin, la rue Saint-Guilhem à Montpellier, pour rejoindre les allées Bosserville, quand tant d'autres étaient déjà en tenue estivale. Parvenu au carrefour, j'hésitais une dernière fois : après une semaine chargée, un déplacement de deux jours pour une intervention à Lille, un fils aîné malade toute la nuit, j'aspirais peut-être à autre chose. Il faisait beau, les seins florissants des jeunes filles perçaient sous les tee-shirts, je serais volontiers allé au bord de l'eau avec femme et enfants. Pourquoi ne pas écouter le désir immédiat de mon cœur ?



Une mystérieuse attraction me poussa finalement jusqu'au temple. Comme tous mes frères. Jean, le professeur de médecine, qui revenait, épuisé, d'un cycle de conférences en Algérie ; Michel, le garagiste, qui avait travaillé de ses mains toute la semaine ; ou Albert, le retraité qui avait interrompu le classement de ses timbres. Et tant d'autres... Tous occupés ou préoccupés par ailleurs, nous étions là, mus par le même mobile : communier ensemble hors du temps, nous rapprocher du fondement éternel en nous, et des autres, nos semblables, nos Frères, nous régénérer loin des vibrations du monde profane, trouver un bienfait personnel et collectif

dans ce temple symbolique où règnent, depuis des siècles et des siècles, l'amour, la charité, la paix.

Jean-Claude et Bernard aussi...Leur présence était plus encore étonnante : Grand Maître et Grand Expert de la Grande Loge de France, absorbés par leurs obligations maçonniques toute la semaine, ne pouvaient-ils pas aspirer à un repos bien mérité le week-end ? Et pourtant, ils étaient là, unis à nous, pour rendre un dernier hommage à Jean-Claude, un de nos Frères qui venait de rejoindre l'Orient Eternel.

La tenue funèbre fut brève mais particulièrement émouvante, avec une évocation des qualités du défunt, de sa ferveur religieuse intense et de son engagement maçonnique jamais démenti. Bref, une vie d'homme, au sens noble du terme, au service et à l'écoute des autres, non de son propre ego, qui avait réussi à tisser les mailles d'une vie d'amour et participé activement à la construction du temple symbolique de l'humanité.

Gémissons, gémissons, gémissons mais espérons, disent les Maçons, *ce n'est qu'un au revoir, mes Frères, oui nous nous reverrons* : la tenue se conclut sur un message d'espérance, sur la perspective de retrouvailles dans l'allégresse, pour que *l'acacia refleurisse...*



J'aurais pu rentrer et rejoindre enfin Le Grau du Roi. Mais, une mystérieuse attraction me poussa à discuter avec Bernard en salle humide. Ce fut à nouveau une démonstration éblouissante, un alliage subtil d'érudition et d'intelligence du cœur, de références philosophiques et de générosité, doublée d'une réelle connaissance de la nature humaine.

La mort ? Selon le Tao, les hommes sont comme des bouteilles d'eau disposées les unes contre les autres. Un

jour, elles se cassent pour permettre à l'eau qu'elles renfermaient, l'âme de chacun, de rejoindre le grand fluide spirituel et éternel...Le changement d'état ? L'eau à l'état liquide, solide, gazeux, ne se perd jamais, ne meurt jamais, se transforme, indéfiniment et en permanence...La réincarnation ? Sans doute pas en totalité, mais plutôt celle de certains éléments, réellement cristallisés...

Les Frères partirent, petit à petit, nous saluèrent, l'un après l'autre. Chacun retournait vaquer à ses occupations profanes. Nous étions les derniers. Et là encore, sur le trottoir, Bernard prenait le temps de me parler, pour m'éveiller, m'apprendre à changer mon regard, voir autre chose derrière ce monde-ci. Par des symboles, des images, des idées forces. Comme un Maître à un disciple. Il avait le temps, moi aussi. Il me fallait certes faire les courses pour le dîner que nous donnions le soir, mais peu importait, je le ferais plus tard. Il devait certes passer à La Grande Motte pour récupérer une clef de portail, mais peu lui importait, il le ferait plus tard.

La discussion se poursuivait, allègrement...La parabole du Lion affamé ? La rencontre qui se produit quand on néglige la partie animale et terrestre de l'individu profit de la seule spiritualité. La solution consiste à *rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*...Oui, mais comment, comment trouver la juste mesure entre animalité et spiritualité ?

La sortie de la forêt obscure chez Dante ? La rencontre avec le lion, la force, *la panthère, le bel animal tacheté*, la louve, la malice. Sagesse, force et beauté, le triptyque maçonnique, mais comment l'atteindre vraiment, non par les seuls mots des pharisiens, comment le vivre pleinement tout en restant dans ce monde-ci ?

La docilité ? Ne pas agresser, canaliser ses pulsions, faire disparaître la vache folle de l'individualité pour rencontrer le Maître intérieur, la conscience, l'Esprit supérieur ? Ne pas

créer un désordre supplémentaire autour de soi, l'amortir avec docilité, adopter la stratégie de la non-violence, afin d'éviter que cela ne rejaillisse sur soi et sur autrui. Oui, mais comment ?

Nous étions sur le trottoir à discuter depuis deux heures. Une foule d'images m'assaillaient, comme Bernard poursuivait, intarissable sur tout sujet, réellement extraordinaire de savoir ou de références apparemment plus anodines. La voie mystique et la quête personnelle du dieu caché en chacun de nous, le Petit Poucet et le pain mangé par les oiseaux, Merlin l'Enchanteur dans la forêt, Satan le séducteur, les trois sphères - les trois mondes en nous - dont il faut relier les centres, les violents qui se sont emparés du Royaume des cieux dans l'évangile selon Saint-Jean...La conscience que l'on a de la perfidie chez un être - sa secrétaire, par exemple ! - ne serait-elle pas le révélateur de la part de perfidie que l'on porte en soi ?

Bernard m'incitait à réfléchir, il me donnait des clés pour progresser sur la voie de la Connaissance, il m'entrouvrait certaines portes. Je n'étais pas en état de tout retenir – je n'avais pas mon habituel petit carnet, ni de percevoir pleinement la profondeur du message délivré – seulement le dixième peut-être ! Mais peu m'importait ! Le temps n'était pas encore venu pour moi, ce qui compte, c'est la répétition, l'imprégnation progressive, comme dans le rituel, j'étais sur la voie, en route...

Avant de partir, je lui proposais même de réfléchir à l'idée d'écrire un livre à deux voix, celles du vieux et du jeune Maçon sous un pseudonyme, évidemment ! – j'ai horreur de la publicité, tout comme un de mes Maîtres en littérature, Julien Gracq, et Bernard pense que l'homme doit s'effacer derrière l'Œuvre.

J'avais émis une idée, je m'étais lancé un défi, cela ne rebutait pas Bernard, il fallait maintenant que ce projet fît son

chemin en chacun de nous, nous verrions...*Un livre est une bouteille jetée à la mer sur laquelle figure l'inscription : attrape qui veut ou qui peut.* (Edgar Poe). Que dire alors de l'idée d'un livre ?

Et que retenir de ce nouvel entretien avec Bernard, sinon à nouveau que le mental doit être éclairé par le soleil spirituel, que la mémoire, l'imagination, la raison, ne sont rien sans l'Intelligence ou l'Esprit qui les anime, qu'il faut se dégager de la matérialité de ce monde-ci pour atteindre le noyau intérieur, dominer sa vache folle pour parvenir à la puissance spirituelle du Maître intérieur. J'étais fatigué, fatigué de cette semaine de travail, de toute l'énergie déployée face à l'inertie des Institutions. Mais surtout heureux, très heureux...J'étais un peu plus sur la voie, je progressais, je remerciais le Grand Architecte de cette nouvelle rencontre avec Bernard. Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des coïncidences, dit-on, les circonstances se présentent à nous, il faut savoir les saisir...Je ne sais pas, mais j'étais heureux...

Nous échangeâmes une chaleureuse accolade fraternelle. Il faisait beau, la ville était animée comme un jour de printemps...Nous nous reverrions bientôt...



Après une telle élévation spirituelle, il était temps de rejoindre femme et enfants, de ne jamais oublier que la vie est un rituel quotidien, que les aspirations les plus hautes ne doivent pas nous éloigner des réalités immédiates, que les actes les plus simples ou fastidieux – changer un enfant par exemple ! – sont des sacrements et méritent d'être faits avec autant d'amour et d'attention qu'une entrée à l'ordre dans le Temple...

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut , est-il écrit dans la Table d'Émeraude...

La parole vous est donnée

Lorsque j'étais étudiant à Sciences Po et préparais assidûment le concours d'entrée à l'ENA, j'avais fait mienne la formule d'un grand commis de l'Etat, Roland de Marguerie, connu sous la IVème République pour sa vaste culture, sa présence d'esprit, sa droiture morale : *le secret de la diplomatie est de parler toujours : surtout ne pas rompre !*

Ce qui était pour lui le secret de la diplomatie devint vite pour moi le secret de la vie. Fouetté par l'élan d'une telle formule et fier d'avoir si tôt découvert le principe suprême, je goûtais avec avidité les discussions sans fin, les joutes oratoires où je m'exerçais à l'échange d'arguments, à l'art d'avoir toujours raison dans une controverse, à l'escrime intellectuelle, aux bons mots, aux citations bien placées, aux références subtiles. Je rêvais d'être intarissable sur tout sujet, que ce soit l'Azur chez Charles Baudelaire, la théorie des taux de change ajustables, la notion de beau chez Matisse, les contrats en droit administratif, les opéras de Mozart, la réforme de la Sécurité Sociale... Illusion d'apprenti sophiste !

Les années passant, je compris la vanité d'une forme de parole, notamment chez certains *grands discoureurs devant l'Eternel*, si bien campés par Albert Cohen. Ce que j'avais ambitionné n'était en fait que la futilité des paroles inessentiels, prononcées pour meubler le vide du temps, les babillages frivoles, les grands alignements sonores, les expressions ressassées jusqu'à la satiété et, au total, il faut bien l'avouer, une prodigieuse ostentation de l'insignifiance ! Je n'étais décidément ni fait pour les discussions de salon mondain, ni pour les échanges feutrés du Palais-Royal, ce dont finit par me convaincre un échec à deux reprises au

concours d'entrée à l'ENA. Je réussis alors le concours de Directeur de la Sécurité Sociale, prestigieux certes, mais en deçà de l'ENA. Et là, curieusement, je retrouvais un esprit similaire, L'Ecole Nationale d'Administration ayant largement fait école justement, pour innover tout le tissu administratif de son redoutable esprit !

J'avais fini par me convaincre que le bavardage devait être le lot commun de toutes les couches sociales et professionnelles auquel il convenait de se plier, quand, par un heureux hasard, j'entrai en un lieu accoutumé, tenu secret où règnent l'amour, la charité, la paix. Quel ne fut pas mon étonnement ! Je découvris des gens qui pesaient leurs mots, s'exprimaient modérément, à tour de rôle, sans heurts, parlaient par paraboles, par symboles, mots obscurs, presque voilés, laconiquement. La parole était unique, circulait librement sur les colonnes, rebondissait d'un Frère à l'autre, comme par enchantement, les propos s'enchaînaient. J'éprouvais un certain malaise de ne pouvoir m'exprimer, malaise qui fut toutefois de courte durée : j'avais en effet beaucoup à apprendre au contact de ces hommes, je n'étais pas en état de prendre dignement la Parole, je risquais de troubler cette belle harmonie. Les premières agapes me rassurèrent et furent l'occasion d'échanges nourris avec les frères : j'étais curieux de tout, je voulais tout découvrir, tout apprendre, tout connaître ! Devant cette ardeur de néophyte que ne pouvait à juste titre combler le Frère second Surveillant de l'époque à Carpentras, Jacques, le Frère Hospitalier, Alain, lui dit, en citant les mots de la Bible : *Donne à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif !* Il plaisantait, bien évidemment, je le compris au sourire entendu qu'échangèrent les deux Officiers. Le temps n'était pas encore venu ! Il n'est pas bon de dessiller trop rapidement les yeux de quelqu'un et de le mettre en présence de vérités qu'il n'est pas en état de recevoir !

Il me fallait passer par une phase de silence pour apprendre à mieux écouter les autres, à mieux percevoir le monde, avant de recouvrer la Parole. Car la Parole, au sens noble du terme, ce n'est pas seulement une source d'information, mais aussi et surtout de communication. Plus encore, la Parole, ce n'est pas une succession de mots, c'est aussi et surtout un souffle, une énergie.



Aujourd'hui, La Parole m'est donnée pour la première fois devant vous à Montpellier. Ici, chacun la reçoit, à tour de rôle, et cherche à donner le meilleur de soi. On ne parle pas pour parler, pour le plaisir de parler en loge !

Quatre vices, quatre perversions menacent la parole dans le monde profane : la vanité, l'illusion, l'endoctrinement, l'imperfection.

La vanité ? Une certaine forme de parole peut conduire à l'asphyxie morale comme dans les salons mondains des XVIIIème et XIXème siècle où régnaient les gens d'esprit, qui avaient justement l'esprit d'à propos ! Je pense immédiatement au salon des de la Mole dans *Le Rouge et le Noir*, ce centre de l'intrigue et de l'hypocrisie, où Julien errait avec son éternel habit noir. Nous n'en sommes pas toujours éloignés aujourd'hui avec la langue de bois, ce verbiage automatique, cette logomachie propre aux organisateurs dans les cercles de réflexion à la mode, les ministères ou les grandes entreprises. Ils sont tous prêts à définir la problématique, formaliser la démarche, finaliser la méthodologie ; ils raisonnent en termes d'axes et de pistes de réflexion initiés par des gens de terrain à l'écoute en vue de mettre à plat les problèmes auxquels nous sommes tous confrontés et proposer des solutions susceptibles de faire face aux défis futurs et enjeux fondamentaux du monde de

demain ! Il peut également s'agir de cumuler les effets d'apprentissage et de favoriser la meilleure appropriation par tous du réseau au travers du déploiement discursif de trois axes complémentaires et intégrés ! Bref, c'est interchangeable et applicable à toutes les situations ! L'heure est à l'effet, à la surface, au virtuel !

C'est la parole des prétentieux, habile, qui ne traduit pas ce qui est né dans le cœur et vise seulement à flatter la vanité. Ce sont les mots creux, les discussions oiseuses, les effets de manche, qui n'ajoutent rien au débat collectif et servent essentiellement à rassurer l'ego de celui qui les prononce. Et l'on éprouve très vite, si l'on n'y prend garde, la griserie de la parole, devant un auditoire béat et admiratif ! On ressent le besoin frénétique de parler, d'occuper l'espace mental, bref d'exister. Que l'on se perde ou non plus ou moins, selon son talent, en phrases inutiles, farcies de clichés, le résultat est identique : les mots inutiles nous intoxiquent, leur brouillard nous aveugle et remplit le vide du temps individuel.

L'illusion ? Elle est proche de la vanité. C'est la parole du tricheur, du hâbleur ! Talleyrand, passé maître en la matière, disait justement que *la parole a été donnée à l'homme pour masquer sa pensée !* Elle n'est plus alors l'expression de la vérité, elle est trop souvent déconnectée des actes, elle est devenue une fin en soi ! La persuasion, comme chez les Sophistes, n'est pas obtenue par la mise en évidence de la vérité mais par la manipulation du raisonnement, dans laquelle excelle celui qui sait – duper, tromper, illusionner !

L'endoctrinement ? C'est la Parole du faux maître. Le véritable Maître est un éveilleur de conscience et non pas un doctrinaire, il permet à chacun de cheminer vers la vérité qui est en lui et non pas chercher à imposer ses vues, il doit guider son disciple vers sa propre parcelle de vérité.

Une belle illustration nous en est donnée dans le roman d'Hermann Hesse, Siddharta. Il refuse de suivre le Bouddha,

qui ne peut exprimer, par sa doctrine, le secret de son vécu. La sagesse ne s'apprend pas : elle s'acquiert, avec le temps. Siddharta veut donc découvrir personnellement son propre secret. Et à son ami Govinda, qui lui, a suivi Bouddha mais n'a rien appris et vient le supplier, à la fin de sa vie, de lui apprendre la sagesse, il se contente de donner un baiser ! Dénouement sublime qui nous montre la voie de la relation maître / disciple en ce qu'elle implique un absolu respect de l'autre.

L'imperfection ? A la différence de l'écrit, la parole oblige à mesurer instantanément ce que l'on va dire. Il n'est pas possible de raturer, de revenir sur sa pensée, ce qui est dit est dit, même si l'on peut évidemment nuancer son propos, et si l'on conserve le droit de se contredire. La parole dit trop ou formule une idée incomplètement. A l'inverse, écrire évite la répétition, la plume supprime le verbiage et, grâce à un travail patient de relecture, de filtrage, de correction, on peut tendre vers l'épure, vers la quintessence d'une pensée exprimant l'être profond. Cette exigence se retrouve notamment en poésie et chez celui qui est pour moi un Maître, Charles Baudelaire. De son unique et sublime recueil, ses *Fleurs Maladives*, sans cesse revues et corrigées, il dit : *j'ai mis toute ma pensée, tout mon cœur, toute ma religion, toute ma haine !* Bref, tout son être, et plus encore toutes ses contradictions ! La parole, si elle autorise de brillantes saillies, des pointes verbales, des mots d'esprit, ne facilite pas ce travail sur soi, cette réflexion qu'autorise l'écrit. Elle est donc imparfaite, plus encore que l'écrit, qui lui aussi, comme tout ce qui existe, demeure inachevé.

Faut-il donc, par esprit de précaution, s'astreindre au silence, en estimant que *toute parole oiseuse que disent les hommes, ils en rendront compte au jour du Jugement* (Saint-Matthieu).



Je ne le pense pas.

Car, malgré tous ses défauts, la parole est un don, la formulation de ce qui est ressenti confusément précise la pensée, la discussion permet de *limer et frotter sa cervelle contre celle d'autrui* (Montaigne). Mais chacun devrait d'abord passer par une phase de silence, le silence de l'apprenti, afin de purger sa propre Parole de ces vices. Et chacun devrait aussi à échéance régulière effectuer des cures de silence pour redécouvrir ce que la Parole a de sacré, en quoi la Parole est Lumière et Vérité.

Rappelons-nous le Prologue de l'Evangile selon Saint-Jean :

*Au Commencement était le Verbe
Et le Verbe était auprès de Dieu
Et le verbe était Dieu.
Il était au Commencement auprès de Dieu.
Tout a été fait par lui
Et sans lui rien n'a été fait de ce qui existe.
En lui était la Vie
Et la Vie était la Lumière des hommes.*

Le Verbe existe donc depuis l'Origine et accompagne la Lumière. Tout a été fait par la Parole et par la Lumière, ainsi que le rappelle le début de la Genèse : *Dieu dit que la Lumière soit et la Lumière fut*. La Lumière est créée par un acte de parole, le principe suprême est à la fois Parole et Lumière.

Et un peu plus avant dans le Prologue, Saint-Jean nous apprend que *la Parole est la Lumière véritable qui éclaire tout*

homme venant en ce monde. La Lumière vient d'en haut éclairer le genre humain pour lui permettre d'accéder à la Vérité. Mais seul un petit nombre possède la Parole qui donne la Lumière et la Lumière qui engendre la Parole. *Le monde sera sauvé, s'il peut l'être, par quelques uns,* écrit justement Gide, des initiés. L'initiation est ce passage de l'homme à la Parole de Lumière, à travers l'amour fraternel, l'esprit de justice envers chacun, la recherche de la Vérité. Elle doit permettre l'accès à la Connaissance suprême par une participation directe à l'Absolu ; elle entraîne une purgation des passions, une purification des âmes par la Parole et par l'Esprit. Saint-Jean l'énonce : *déjà vous êtes purifiés à cause de la Parole que je vous ai dite !*

Le principe suprême, la Vérité suprême repose à la fois sur la Parole et la Lumière : la Parole est dans la Lumière et la Lumière est manifestée par la Parole. La Parole, en tant que Verbe divin, langue sacrée, puissance créatrice s'incarne en la personne de l'Initié qui renoue ainsi avec l'Ordre Universel, œuvre à la gloire du Principe, cherche à faire triompher en lui, autour de lui, la Lumière de l'Esprit.



Chacun, Initié ou non, possède cette Parole de Lumière. Mais elle est perdue dans les méandres les plus profonds de l'être, viciée par les exigences du monde réel. Elle sommeille même sous *l'erreur, la sottise, le péché, la lésine...qui...occupent nos esprits et travaillent nos corps* (Charles Baudelaire). Il s'agit donc de la retrouver par un effort de lucidité, de volonté, d'humilité, de transcendance.

La recherche de la Parole Perdue est la fin dernière de la franc-maçonnerie. C'est la recherche du primitif mot sacré des Maîtres que nul ne peut plus prononcer depuis qu'Hiram, ayant refusé de le remettre aux mauvais Compagnons, en a emporté le secret dans sa tombe. Il n'y a plus de Parole

primitive, il n'y a qu'une Parole substituée qui restera imparfaite : la Parole est perdue, le Temple restera inachevé, les Maîtres n'ont plus le secret de la loi, tous hésitent et tous tâtonnent !

La Parole doit être conquise mais chacun sait que cette quête restera vaine. Et d'ailleurs, comment peut-on prétendre retrouver la Parole dans sa pureté si ce n'est par le silence, puis par la mort peut-être ?

Si le silence est parfois *le plus clair parti de celui qui se défie de lui-même* (La Rochefoucauld), peut être signe d'ignorance, d'indifférence, voire de mépris, la Parole suprême se confondrait avec un certain type de silence, ainsi que nous l'enseignent les grands Initiés. Rappelons-nous en effet cette phrase du Tao : *Celui qui parle ne sait pas, celui qui sait ne parle pas* ! Ils sont et ils incitent à être, par le regard, leur attitude, leur présence. Leur enseignement ne passe pas fondamentalement par la parole. Et Siddharta quitte ce monde matériel qui le distrait de l'essentiel pour trouver la paix en s'installant avec un passeur près d'un fleuve majestueux et serein, qui parle à qui sait l'écouter. Oui, le fleuve parle à qui sait l'écouter, à qui est parvenu à faire en lui le silence, à qui a stoppé son bavardage, intérieur et extérieur !

Les grands Initiés n'ont sans doute pas le magistère de la Parole. Mais ils ont ce souffle, cette énergie qui ne se révèle pas forcément dans une succession de mots, aussi brillants soient-ils. Ils ont pour fonction de sauver la Parole dans sa pureté, sa vérité, sa primordiale unité, de la débarrasser de tous les ornements, toutes les scories du savoir terrestre.

Et je retrouve ici un de mes Maîtres en littérature, Julien Gracq, le rôdeur des confins, le poète des zones frontalières, des rivages, des orées qui a toujours eu horreur de la publicité et conserve ce goût de la discrétion, aujourd'hui retiré en sa retraite de Saint-Florent le Vieil. Il me rappelle

Gide qui conseillait : *toujours plus de discrétion ! Sachez avoir tort ! Le monde est plein de gens qui ont raison : c'est pour cela qu'il écoeure !* Dans *La littérature à l'estomac*, un petit opuscule, Julien Gracq défend la littérature contre la philosophie littéraire, l'art contre le pédantisme didactique cher à Sartre, la littérature désintéressée contre la littérature militante. Et cela, pour sauver en lui le privilège de l'artiste ! Tout comme l'Initié cherche à sauver, dans sa quête incessante, le privilège de la Parole des agressions continues dont elle est victime, du bavardage, de l'approximation, du brouhaha.



Je vais me taire car j'ai déjà trop parlé. J'aurais sans doute dû être plus concis et suivre la consigne chinoise qui incite à *se taire quand ce qu'on a à dire n'est pas plus beau que le silence*. Mais je suis encore bien loin d'avoir atteint ce niveau de sagesse, donc de silence !

Le temple à construire

Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de tout éternité... Tout l'être s'émeut, depuis ses racines les plus profondes jusqu'à ses sommets les plus hauts. De tels lieux nous entraînent, nous font admettre insensiblement un ordre de fait supérieur à ceux où tourne à l'ordinaire notre vie... Il est des lieux où souffle l'Esprit, écrit Barrès dans *La Colline inspirée*.

Il est un lieu accoutumé, tenu secret, où je retrouve mes Frères d'élection, deux fois par mois, pour communier, échanger, me sentir en union spirituelle. J'ai trois ans, certains cinq, d'autres sept, mais nous sommes tous égaux, tous unis par un esprit de partage, animés des mêmes idéaux, prêts à nous abstraire du rôle social ou familial en laissant nos métaux à la porte. Les controverses religieuses ou politiques n'existent pas chez nous, soudés par l'Eternel Principe, éloignés des rivalités du monde profane. Nous sommes en l'année de vraie lumière 5999, nous parlons de temple à construire ou à reconstruire, de taille de la pierre, nous avons des outils archaïques comme l'équerre, le ciseau, le maillet, des méthodes ancestrales, et y règne un esprit de fraternité et de tolérance. Il est des lieux d'où jaillit la Lumière, où règne la Lumière, dirai-je, en écho à Barrès.

Oui, nous parlons de temple à construire. Ces propos sembleront anachroniques au commun des mortels. Les immenses tours de verre modernes sont dédiées à une obsédante divinité, à un Dieu Moloch conquérant, la technique, qui enserme les esprits et captive les âmes. Il n'est plus ques-

tion de sentir souffler l'Esprit, mais de voir triompher la matière, sans but autre qu'elle même, omnisciente, omnipotente, dépourvue de flamme spirituelle. L'équerre, le ciseau, le maillet, sont relégués au rang des accessoires ; la fraternité, humaine, supplantée par la solidarité, institutionnelle.



Et pourtant, c'est d'une actualité intemporelle, nous avons le temple à construire : comment ?

Le temple est un lieu sacré, et comme tel, soumis à des lois strictes, rigoureuses. Il convient en effet de s'appuyer sur la tradition pour l'édifier dans des proportions harmoniques et respecter des principes cardinaux, permettant d'assembler des éléments dispersés et de faire jaillir la lumière de l'Esprit. Il ne s'agit donc pas d'inventer, de manière désordonnée et brouillonne, mais bien de retrouver des principes primordiaux pour ordonnancer le chaos et de reconquérir l'Unité. On est alors en accord avec le nombre, son propre nombre, avec le monde, avec le principe qui gouverne le Tout. La vigilance s'impose dans la recherche et l'application des lois.

Mais aussi la persévérance et la patience. Nous veillons à acquérir une sagesse, à retrouver un équilibre, à parfaire l'harmonie, ainsi que l'enseignent les outils dont dispose l'apprenti pour travailler. Car le temple est un éloge au travail : on y trouve l'équerre, emblème d'équité dans l'édification de l'Œuvre ; le compas, symbole d'ouverture d'esprit et d'inspiration ; le fils à plomb, signifiant la rectitude et la droiture ; le niveau, symbole de notre soumission commune à la loi ; la règle, emblème du devoir maçonnique ; le ciseau, symbole du discernement.

Cette sagesse sert à canaliser la volonté, l'énergie brute, la force que nous puisons en nous : l'Œuvre nécessite une volonté inébranlable que représente le maillet.

La force est potentialisée par l'esprit de partage, de fraternité, qui anime les hommes sur le chantier. Les frères se répondent, le monde se fait l'écho de notre appel, l'absurde et la solitude y sont absents. Je ne suis pas seul sur le chantier, il existe une fraternité, qui nous permet de nous dépasser, de communier dans cet éloge au travail. Non pas une solidarité moderne, imposée, factice, obligatoire, mais une fraternité qui résulte d'un choix, profonde, humaine. Cette fraternité soutient les corps, élève les esprits, unit les cœurs, rassemble les âmes.

Tout est symbole en Franc Maçonnerie. J'avais quelque peu regretté de n'être pas davantage mis à l'épreuve lors de l'initiation, de ne pas avoir été soumis à un jugement par les éléments naturels, le feu, l'eau, une ordalie permettant de vérifier mon aptitude à entrer en loge. Mais tout se déroulait sur un plan supérieur, symbolique. Tout est symbole en Franc Maçonnerie, je l'ai compris, et le temple à construire est l'un des plus beaux.



Le temple à construire : pourquoi ?

Nous travaillons à la gloire du Grand Architecte De l'Univers, le principe organisateur de toutes choses, qui préside à la construction du Tout. Nous édifions un temple qui est le reflet du monde de l'Etre, du monde sacré. Cet édifice exprime le génie humain, nous permet de transcender les matériaux, de spiritualiser, de rendre visible l'idée derrière la matière. Les voûtes tendues vers le ciel traduisent notre aspiration vers

l'absolu, la musique des sphères s'inscrit dans la pierre, le temple est bien le règne de l'amour, de la charité, de la paix. Chacun des frères retrouve sur ce chantier l'âme des bâtisseurs, apprend à se dépasser en vue du bien commun. Participer à la construction du temple, c'est donc s'inscrire dans une œuvre collective commencée avant nous, c'est retrouver des canons ancestraux, intégrer une longue chaîne.

Valéry dans *Eupalinos ou l'architecte*, précise la signification de la construction :

Construire, c'est tout d'abord, rejoindre le grand dessein.

Il écrit : *de tous les actes, le plus complet est celui de construire. Une œuvre demande amour, méditation, obéissance à ta plus belle pensée, l'invention de lois par ton âme, cette œuvre découle du plus intime de ta vie .*

J'ajouterai que tout architecte, tout peintre, tout écrivain, exprime sa nature profonde par son art, cherche à faire communier ses semblables devant l'offrande de soi et l'expression du beau qui en résulte. L'œuvre est nécessairement le fruit d'une indispensable persévérance, d'un labeur qui peut apparaître ingrat, d'un silence parfois interminable. Le savoir-faire est lent, le métier - sa propre petite parcelle de talent ou de génie ! - se déclare progressivement. Mais surtout, la quête spirituelle est ardue et l'accès à l'essentiel n'est pas offert de prime abord, l'authenticité se mérite. Cela est vrai pour tout artiste ou tout sculpteur de sa vie : une existence, n'est-ce pas finalement une œuvre à imaginer, à construire, à aimer ?

Construire, c'est aussi se construire.

Valéry, toujours lui, écrit de manière limpide : *au moyen de ces degrés successifs de mon silence, je m'avance dans ma propre édification. À force de construire, je crois bien que je me suis construit moi-même.* J'ajouterai que l'on ne travaille pas la pierre, les mots, les couleurs, innocemment, froidement, objectivement, sans se pencher, sans réfléchir, sans

donner une partie de son âme et la façonner en retour. L'œuvre de création contribue à l'élaboration de l'être et au perfectionnement constant de l'homme. Il est donc à la fois le sujet et l'objet de la construction.

Si la construction du temple revêt une dimension intérieure par la recherche de la vérité inscrite en soi et de la parcelle de divinité que possède chacun, le Franc Maçon participe également à la construction du temple extérieur, de l'humanité. C'est tout le sens de la formule rituelle : « porter au dehors l'œuvre commencée à l'intérieur. » Chacun polit sa pierre, s'améliore par la méditation, et contribue au perfectionnement des autres en loge et alentour, en frottant et limant sa personnalité au contact de celle d'autrui, afin de permettre l'assemblage, l'ajustage et finalement fonder un temple.



Le temple à construire : à jamais, pour toujours.

Le projet est et restera inachevé, pour le plus grand bien de l'homme.

Inachevé tout d'abord, car il s'agit d'un temple initiatique symbolique et non pas d'un temple dans son acception religieuse, d'un bâtiment à l'usage des hommes ou des dieux, borné et clos. Il implique une opération personnelle, invisible, une sorte d'alchimie secrète, conduisant à une recreation permanente du temple intérieur et du temple social.

Il n'y a qu'une chose à faire : se refaire. Ce n'est pas si simple , m'a dit notre second Surveillant en citant Valéry. Se refaire et contribuer à la recreation du monde dans un but d'harmonie, d'amour, de paix, de tolérance, d'idéal retrouvé, d'absolu revivifié, de rêve incarné. La franc maçonnerie, en tant que spiritualité, cherche à dégager l'homme des liens de

la matière, à l'élever. Aussi le temple ne peut-il être qu'imparfait, qu'inachevé, l'homme ne pouvant égaler le monde de l'Etre, le Monde du Principe, le monde divin. La voûte étoilée qu'il nous est donné de contempler nous laisse entrevoir des horizons qui nous dépassent, une conquête du Beau, du Vrai, du Juste à parachever. Le monde se crée sans cesse, la création est une œuvre permanente. Nous y contribuons, chacun à notre niveau. Le Franc Maçon n'est pas Prométhée qui cherche à égaler les dieux. Il sait qu'il est un homme, que son unique projet est d'être un homme, un honnête homme. Ce n'est pas si facile. Il fait donc à ce titre preuve d'humilité, sachant qu'il y a toujours à conquérir sur les ténèbres et que la lumière ne règne jamais absolument. Nos possibilités de perfectionnement sont infinies : cela est source d'exaltation et non de découragement.

Inachevé ensuite, car participer à la construction du temple, c'est s'inscrire dans une œuvre collective qui se poursuivra bien au-delà de nous, de notre existence. C'est donc une manière de s'approprier le temps. Le temps n'est plus *l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur* (Charles Baudelaire), le franc maçon n'en est pas victime, il ne cherche pas à le dominer, il l'a fait sien, il sait dépasser la mort, persuadé que celle de ses amis ou sa propre mort n'arrêtera pas le chantier. Nous acquérons au fil de notre apprentissage un art du temps. Ces valeurs intemporelles d'amour, de fraternité, de paix, nous mettent en relation avec les Frères qui nous ont précédé ou nous suivront, sous quelque latitude que ce soit. Elles permettent d'agir en homme enracinés dans une tradition et soucieux de l'évolution vers le Bien, le Beau, le Vrai. Le rituel, le principe de la construction du temple sont une manière de retrouver l'origine, de régénérer le temps en réintégrant dans le temps actuel le temps primordial. En nous reliant au temps sacré, le temps cyclique, le temps spirituel, la construction du temple rappelle la constance des valeurs et des principes éternels qui ne sauraient être dépassés.



Le Franc Maçon sait que le temple ne sera jamais construit et que le beau rêve d'achever la reconstruction du temple de la fraternité ne sera jamais qu'un rêve. C'est, je le répète, source d'exaltation et non de découragement.

La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux, écrit Camus.

Il est d'autant plus heureux en franc maçonnerie qu'il n'est plus seul et sait donner un sens à sa vie, en luttant pour les valeurs essentielles. Le franc maçon travaille donc avec ses Frères dans la liberté, la ferveur et la joie.

Tableaux d'un jour et de toujours

Elevons nos cœurs en fraternité

Voici à dix ans d'intervalle le regard que le même homme peut porter sur la société et le monde qui l'entoure :

- J'étais à seize ans un adolescent révolté contre la mascarade, l'insignifiance, la vanité d'un monde où les apparences priment et où il faut se faire, selon l'expression consacrée, *des couilles en or* ! Néanmoins, ma violence fut souvent intérieure et trouva rarement une expression aussi directe que dans l'épisode rapporté ici.

- Je suis à vingt-six ans sur la voie de l'Esprit, au travers de la compréhension des symboles du premier degré, apprenant à porter sur le monde le regard de l'Eternel Initié qui sommeille en chacun de nous et à vivre mon immortelle existence, une fois débarrassé de mes métaux.

La révolte !

- Allez, viens danser, me demande Tessa.
- Laisse-moi, je n'ai pas envie.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Je te dis de me laisser, s'il te plaît !

À cet instant, un garçon, au sourire charmeur, s'approche et l'invite à danser. Elle me questionne du regard, prête à décliner l'offre si je me décide.

Je tourne les talons et sors dans le jardin. Elle accepte.



Les parents de Tessa ont organisé une grande soirée. Ils reçoivent avec faste tout le gratin de Nouméa. C'est assez sympathique. Mais ce soir, je suis d'humeur triste et ai déjà bu trop de punch.

Tessa, elle, comme toujours, a envie de s'amuser. Elle est au courant de mes dernières frasques, mais ne me fait curieusement plus de reproches. Comme si elle s'était résignée, pour sauver notre amour, à tout accepter. Et d'ailleurs, dans quinze jours, je serai en France. Alors, à quoi bon se disputer et rompre, doit-elle se dire ? Nous nous aimons sans doute encore un peu mais entretenons surtout tous deux l'illusion de notre amour.

Pour tromper mon ennui, je passe au salon, décidé à observer la farce de la comédie sociale, les sourires postiches, les cordialités de la société nouméenne policée. Ils ne savent pas que je saisis le moindre de leur travers et me prennent

sans doute pour un jeune inintéressant. Ce n'en est que plus délicieux !

Un gros administrateur de la caisse d'assurance maladie, dans un costume bleu, avec une fleur à la boutonnière, transpire étonnamment. Il dirige la plus importante agence de voyages du territoire et arbore fièrement tous les oripeaux de la réussite : montre Rolex, cravate Hermès, costume trois pièces, BMW 750 injection dont il parle avec amour ! Un véritable cabot en représentation qui la fait à l'esbrouffe, avec un ego surdimensionné ! Son embonpoint l'assoit socialement, lui procure assurance et bien-être.

Il retrousse maintenant ses moustaches et avec un sourire étincelant, flatté par sa corpulence, se met à parler abondamment de son ascension sociale. C'est un autodidacte d'humble extraction : il a pris sa revanche sur les gens bien nés, a travaillé dur pour arriver, est si fier de ne pas avoir fait d'études.

Il discute d'égal à égal avec le Secrétaire Général du Haut-Commissariat et pontifie sur l'avenir politique du territoire, une coupe de champagne dans une main, un feuilleté dans l'autre. Quelle consécration !

Il est cordial avec les importants, utiles à son ascension sociale ou professionnelle, mais quel mépris pour les humbles ! Il faut voir la manière hautaine et dédaigneuse dont il toise les serveuses. Et tout à l'heure, il m'a même remis un verre vide, me prenant pour un serveur. Comme je le regardais, interloqué, ne prenant pas le verre et osant lui dire que j'étais invité, tout comme lui, il m'a regardé avec toute sa superbe et m'a mis le verre entre les mains en me poussant vers le bar ! S'il savait ce que je pense ! Un vrai cuistre ! Exemple type de l'arrogant qui a réussi et qui, à force de tourner à la surface des choses, mourra sans rien avoir compris. Je n'ai rien contre les autodidactes, pourvu qu'ils n'oublient pas d'où ils viennent !

La secrétaire du Haut-Commissaire est une actrice consommée et s'imagine investie d'une mission providentielle. Elle est devenue si intelligente au contact du plus haut serviteur de l'Etat sur le territoire, heureuse de capter tant de petits secrets! Elle est aujourd'hui assistante, n'a plus le statut de simple secrétaire : elle assiste le représentant de l'Etat, détentrice par procuration d'une parcelle de souveraineté ! Elle l'assiste : dans ses rendez-vous, ses déplacements, son lit peut-être !

Son invitation ici la consacre parmi les gens importants. Elle est reconnue ! Mais son regard respire la soumission de l'obséquieuse et servile subordonnée, prête à satisfaire le moindre froncement de sourcils de son chef. Je ne peux pas m'empêcher de l'imaginer, un sourire sardonique aux lèvres, buvardant scrupuleusement la signature de son maître et la moindre de ses chiures de mouche ! C'était d'ailleurs caractéristique quand le Haut-Commissaire est arrivé, il y a quelques minutes : elle s'est levée, paupières battantes, en témoignage de soumission, déferente devant son éminent supérieur, arborant un sourire de vassalité pour lui tendre, avec respect, une coupe de champagne, prête à devancer le moindre de ses désirs.

Elle regarde de haut le pauvre Secrétaire Général qui, supérieurement cultivé, ferait presque falot, avec son smoking trop ajusté, son sourire réservé, à côté de cette intrigante qui sait communiquer, rire avec grandiloquence, se vendre. Elle a de l'aplomb, le port altier, grisée de son pouvoir et fait sans doute la loi au Haut-Commissariat ! Elle a appris les singeries, les manières exquises et lance en l'air des volutes de fumée, avide de respectabilité, recherchant les égards et les compliments ! Elle fait tout pour cacher ses origines plébéiennes et ne manque pas de chanter le dimanche à la messe, au premier rang avec les femmes d'officiers, dans une belle ferveur !

Vaniteuse, elle pérore et une atroce lueur de stupidité luit parfois dans ses yeux quand, fière de ses élucubrations, elle